

ENTRETIEN DE BERTRAND PLANES

CITY SUMMITS

Quelle a été la genèse de City Summits ? Comment en es-tu arrivé à vouloir recréer des montagnes là où l'on ne les trouve pas ?

Ça peut être paradoxal en tant qu'artiste, mais ce projet s'est créé à partir d'une volonté bien plus sportive qu'artistique. J'essayais de maintenir une certaine forme physique, mais la ville n'offre aucune perspective de hauteur et d'ascension. Elle me privait d'endorphine comme de sommets. J'en ai discuté avec une amie qui, compréhensive, m'a donné les codes d'entrée d'un immeuble proche de mon atelier. Pris au jeu de l'effort, je me suis inventé des challenges, des records de temps pour l'ascension du bâtiment. J'ai finalement fait plusieurs aller-retour, pour un total de 1400 mètres de dénivelé en une heure. Pour marquer le coup, j'ai fait cette première représentation graphique d'un immeuble qui ferait la taille de la distance parcourue. Une première ascension sur une montagne fictive que j'ai baptisée Mont Reybmann, en référence au nom de celle qui m'a donné le digicode de l'immeuble.

Réjoui par l'expérience, j'ai trouvé que la pratique était intéressante, qu'elle avait un potentiel performatif et pouvait avoir, à travers un développement à partir de mes axes de travail, un avenir, une évolution. Car ce qui me plaisait, en dehors du ressenti d'avoir fait une sorte de pèlerinage, une méditation dans la fatigue, c'était la redondance du rythme de la marche, son côté chiffré, l'enchaînement des marches et des étages.

Était-ce une envie de se mettre physiquement en avant dans l'une de tes œuvres ou éprouvais-tu seulement une forte envie d'ascension que tu pensais lier à ton travail ?

Même si l'origine du projet était de combler un manque local, le manque de montagne à Paris, je n'étais pas dans la volonté trop pragmatique de lier mon envie d'ascension à un nouveau projet qui permettait à la fois de travailler la marche et la performance.

Car plus que de me mettre physiquement au centre de mon travail, c'est une manière de lier le virtuel et le réel, le numérique et l'organique, l'effort et les données qu'il peut générer. Prouver que le numérique peut devenir matière ou territoire, qu'il peut et doit être exploré de la même manière que le tangible.

J'essaye de combiner le virtuel avec son image concrète, une invention topographique que l'on peut éprouver physiquement. Au contraire des images de synthèse qui n'existent que numériquement, qui peuvent être vues, mais pas vécues, qui sont un échange entre l'illusoire et l'ordinateur, je crée un lien entre le réel et le fictionnel. *City Summits* est un moyen pour l'imaginaire d'être construit, d'être praticable dans une réalité.

Pendant ton ascension, les informations liées à ta marche étaient diffusées en direct sur un écran d'ordinateur. Était-ce une manière de concevoir ce projet comme un évènement sportif, un exploit diffusable, ou alors cherchais-tu à être au plus proche de ton travail, de montrer un invisible, de quantifier numériquement un effort ?

J'utilise simplement les codes et les techniques qui sont ceux d'aujourd'hui. Ceux de la quantification, du traitement par ordinateur, de la transformation d'un geste en chiffre. Ces informations diffusées, toujours mises en avant, sont devenues avec le temps des codes graphiques presque indissociables d'une retransmission sportive. M'en servir est un choix esthétique qui a pour but de faciliter la lecture du projet, d'y apporter une compréhension immédiate. Car il fallait rendre le projet intuitif, rendre facilement lisible ce qu'il se passait durant la marche. Ces informations, ces détails d'un effort, permettent au public de suivre l'avancée de la performance. De la même manière qu'un spectateur peut suivre l'avancée d'un cycliste sur une carte pendant un tour de France ou encore les statistiques mécaniques lors de courses de voiture.

Cette approche informatique de la marche me permet d'aborder les thèmes sur lesquels je travaille habituellement. Ceux qui touchent à la quantification d'un invisible, de donner corps aux données, de montrer ce qui ne peut être vu. Même si pour *City Summits* j'essaie de rester dans la monstration pragmatique, de me détourner de ce jeu de la performance, j'en joue de manière ironique. Car je trouve dangereuse cette volonté de surquantification, comme si le chiffre avait plus de poids que le travail effectué, qu'il lui donnait davantage de légitimité.

Ce qu'il reste à la fin de ces 15360 marches montées qu'il t'a fallu pour gravir l'équivalent du mont Olympe, ce sont ces fausses représentations d'immeuble, élevé au-delà du possible. Mais selon toi, quelle est l'essence de *City Summits* ? L'ascension performative ou bien ces photos retouchées ?

Ces photos retouchées sont une manière de montrer qu'il n'y a pas de finalité dans *City Summits*. Même si le but de ce projet était d'arriver à gravir l'équivalent d'une montagne, il n'y en a paradoxalement aucune. Le fait d'avoir affirmé que j'ai fait ce sommet là où il n'y en a évidemment pas permet de surjouer l'idée d'ascension, de la caricaturer, de la décrédibiliser. Car au final seul le cheminement est important, comme il n'y a pas de frontière physique marquant la fin d'une marche, c'est à nous de décider d'où se trouve le sommet et comme il n'y a pas de cime dans une cage d'escalier, le sommet c'est l'arrêt.

L'essence de *City Summits* prendrait davantage sa source dans l'idée du pèlerinage. Une marche où l'on découvre rapidement que le chemin est plus important que le but. Je me souviens avoir pratiqué ce désintérêt d'un but lors d'un voyage en solitaire. Un voyage inexplicable, dans le sens où je n'y avais rien fait de particulier. J'ai vécu ce périple en essayant de ne rien faire, une sorte d'errance à l'étranger. Ni tourisme ni photographie, pas de grandes explorations et encore moins d'éléments à raconter ou à montrer par la suite. Au retour de ce voyage, il m'a été difficile d'en parler, car on a toujours besoin de support concret, d'élément fort pour communiquer.

Ces représentations graphiques seraient une sorte de souvenir ramené de cette ascension. Des souvenirs dont je n'ai pas besoin, mais que j'utilise pour communiquer, une sorte de partage, comme si l'on arrivait à mettre un mot sur ce voyage qui n'a eu de but que dans son cheminement. Il existe des outils pour communiquer, mais là où le langage, subjectif, ne raconte pas tout, l'image, plus objective, peut le faire.

En parlant de langage, ces photos de par leur irréalisme et la hauteur démesurée des bâtiments représentés, semblent jouer de similitude avec le mythe de la tour de Babel. Est-ce une idée sous-jacente à *City Summits* ?

Je n'y avais pas réfléchi, mais j'imagine que le mythe de Babel fait partie de ces références ancrées en nous. Je vois Babel comme une sorte de mot posé sur une définition, une envie qu'on ressent et qu'on essaye de matérialiser, une allégorie de la notion d'infini, d'inaccessible. Babel est un vaste concept qui, paradoxalement, parle à tout le monde. Mais il y a une morale qui vient conclure cette histoire et mon travail n'a pas pour vocation de donner de leçons, d'affirmer une vérité absolue.

Au contraire de Babel dont la finalité serait marquée par la pose d'une dernière pierre puis d'une rencontre avec un au-dessus, *City Summit* est un projet qui se veut libéré de tout. Libéré des contraintes géographiques, mais aussi de cette finalité du sommet.

As-tu ressenti la même chose en arrivant au bout de ton ascension batimentaire que ce qu'on peut ressentir en arrivant au sommet d'une montagne ? Ou le manque de perspective et de paysage, doublé du fait que la performance, quoique physique, était artistique, a rendu ce soulagement sans saveur ?

Je ne pense pas que l'absence de panorama rende les choses différentes une fois le sommet achevé. Car on peut se fabriquer mentalement un décor et je pense que tout est relatif. Un paysage que l'on va trouver beau en arrivant en haut d'un sommet le sera forcément davantage grâce à l'effort accompli, le paysage est une sorte de récompense derrière laquelle on marche.

Mais à force de revoir la cage d'escalier, on finit par la voir différemment, par la trouver belle, comme si la marche avait fait acquérir une certaine forme de sagesse, d'apaisement. Comme celui qui, après avoir fait ce qu'il devait faire, peut enfin jouir du présent. Et je crois que ce sentiment-là reste le même, que l'ascension soit faite en montagne ou dans une cage d'escalier. Une sorte d'état de grâce qui fait que tout peut être beau.

Je pense que cet état et ce qu'il apporte sont aussi importants que fondamentaux dans une vie. On a tendance à courir après des envies, du matériel, du trop concret, alors que c'est après un regard sur les choses que l'on devrait courir. C'est aussi de ça dont parle de projet.

Ta montée du Mt Olympe au Novotel n'était pas une première. Tu as commencé par le mont Reybmann puis continué avec le mont Olympe. Comptes-tu renchérir avec une autre montagne ? Une plus haute ?

La finalité de ce projet ne pourrait se faire qu'avec l'ascension fictive de l'Everest, dans un immeuble encore plus grand que le précédent. Un dernier palier qui nécessiterait 3 ou 4 jours durant lesquels je bivouaquerais sur place. Même si gravir l'équivalent de L'Everest peut paraître présomptueux, ce n'est pas dans le simple fait d'y trouver une forme de finalité, mais plutôt afin de poser les bases d'un au-delà. Savoir qu'il est encore possible, en tant que grimpeur, de pouvoir continuer la marche une fois le plus haut sommet du monde gravi.

C'est ce qui m'intéresserait en tant qu'aboutissement, poser des cadres, mettre en place un protocole qui permettrait à d'autres d'ouvrir de nouvelles zones d'exploration. Ce serait une manière de cristalliser le projet, de le faire évoluer, mais surtout de le faire perdurer sans que j'en sois l'acteur principal et définitif.

J'aimerais finalement que la suite puisse être faite par quelqu'un d'autre que moi. Que certains, touchés par le fond du projet, se l'accaparent et découvrent eux aussi l'ascension urbaine.

Au final j'offre une réponse à ceux qui comme moi, auraient voulu vivre 300 ans plus tôt pour explorer ce qui ne l'a pas encore été.

En fin de compte l'idée de base qui a été de palier à ce manque, n'est plus la même, elle est aujourd'hui de créer de nouvelles formes de randonnée, entre le pèlerinage interne et la randonnée urbaine. De dépasser l'aspect physique et visuel de la montée par quelque chose de plus mental, un alpinisme cérébral et minimal.